

Atelier Neuchâtelois

"Le CORBUSIER"

RAPPORT DE SÉJOUR

juillet / décembre 2020

xavier voirol – photographe

Préambule

Le séjour à la Cité des Arts dont il sera question dans ce rapport s'est déroulé pendant le deuxième semestre 2020, c'est-à-dire en pleine période de restrictions liées à la pandémie de Covid. A Paris comme partout ailleurs le quotidien s'en est trouvé lourdement impacté.

Chacun l'a vécu à l'aune de son propre ressenti, mais il est certain que la perception que l'on peut avoir d'un tel moment et la façon de l'appréhender est d'autant plus sensible dans le cadre d'une résidence extérieure, qu'il s'agit-là d'un temps donné où l'on souhaiterait, plus que jamais, que le champ des possibles ne s'en trouve en rien entravé.

Il a donc fallu se jouer des circonstances et intégrer les vicissitudes du moment dans un processus créatif pour donner à ce séjour un peu de normalité et faire ainsi fi des fermetures institutionnelles, attestations de sortie et autre couvre-feu. Ce changement de paradigme n'était toutefois de loin pas inintéressant, quand bien même il contrevenait aux directions qui avaient motivé ma candidature lors de la mise au concours de l'atelier Le Corbusier, et je veux croire avoir réussi malgré tout à mettre pleinement à profit cette résidence. De cela, j'en suis persuadé, vous vous en rendrez compte au fil de ces quelques pages.

Tempus fugit; et même si la pandémie est encore dans les esprits, il me semble important de rappeler le contexte particulier de ce séjour. L'ouverture sur la ville autant que le quotidien de la Cité relevant de l'exception, les impressions et les réflexions de ce rapport différeront certainement de celles des bénéficiaires précédents ou à venir de l'atelier du canton de Neuchâtel à la Cité des Arts.

Financement

Si je ne peux que saluer l'octroi, par le service de la culture en septembre 2020, d'un complément de CHF 2000.– destiné à couvrir les frais de transports aux CHF 6000.– alloués en tant que bourse de séjour, je me dois de souligner – à l'instar de précédents bénéficiaires de l'atelier – que cette somme s'avère malheureusement insuffisante.

La vie à Paris, c'est notoire, est chère, très chère. Et je ne parle ici que du quotidien, y incluant les quelques loisirs et sorties qu'autorisaient les restrictions Covid, c'est à dire peu de choses! J'ai géré mon budget aidé en quelque sorte par l'absence de tentations plus dispendieuses, mais j'imagine aisément que dans une période « normale » où cinémas, concerts et théâtres sont accessibles, l'équilibre financier serait difficile à tenir pour quelqu'un qui ne pourrait compter que sur la bourse cantonale.

En ce qui me concerne, ce sont des économies personnelles qui m'ont permis d'assurer le bon déroulement de ce séjour, les CHF 1000.– mensuels ne couvrant même pas les frais fixes à ma charge en Suisse, loyer, assurances, etc.

Qu'il n'y ait toutefois pas d'équivoque. J'étais informé et pleinement conscient de cet état de fait au moment de déposer mon dossier. Mon propos n'est donc en rien à prendre comme une récrimination, encore moins comme une geignardise!

Je tiens seulement à attirer votre attention sur une situation qui pourrait s'avérer complexe selon le profil des bénéficiaires de l'atelier; je veux dire par là que l'intérêt d'une résidence tient pour beaucoup à la possibilité donnée de pouvoir se confronter pleinement aux fondamentaux de son travail d'auteur, et qu'avoir les coudées franches, y compris en termes financiers, y contribue grandement. Il serait à mon sens préjudiciable pour un artiste d'être tributaire de petits boulots parisiens pour assurer sa subsistance ou de devoir faire d'incessants aller-retours avec la Suisse en quête de mandats.

Je ne peux que recommander une réévaluation de la bourse allouée et en suggérer a minima le doublement, soit l'élever à CHF 2000.– par mois.

2020 – Cité des Arts

Le moins qu'on en puisse dire est que la Cité des Arts tournait à vide en cette période! Qui s'en étonnera...?

Très peu de résidents étaient sur place et bien évidemment la pandémie voulait que l'on évite le plus possible les contacts. Ni présentation d'oeuvres, ni rencontre-débat, ni brunch ou apéritif, rien qui vienne favoriser les échanges entre artistes, pas plus que de contacts directs avec les responsables administratifs de la Cité n'était mis sur pieds, au contraire – la Cité des Arts tenait du monastère.

– nouvel atelier

En raison des travaux de rénovation, ou plutôt du retard pris par les travaux de rénovation du « Corbusier », j'ai logé de juillet à fin août dans un atelier américain attenant à celui du canton de Neuchâtel, que j'ai finalement pu investir début septembre.

Calme et lumineux, il se trouve au premier étage et ouvre sur la cour intérieure. L'ameublement y est standard et confortable – tout juste les 90cm du lit rappelleront-ils le pensionnat à celles et ceux qui comme moi en ont fait l'expérience! La cuisine, si elle est fonctionnelle, souffre malheureusement du côté « clefs en mains » de son installation. Vous y trouverez par exemple un rangement à la mesure des besoins d'une famille nombreuse, mais pas d'espace destiné à loger une poubelle. De même, l'on découvrira la bouche de ventilation en surplomb de l'évier plutôt qu'à proximité de la cuisinière ...

La fourniture en ustensiles de cuisine s'est quant à elle avérée plus que sommaire, voir minimaliste, et j'ai pris sur moi l'achat de nombreux accessoires, laissés sur place au bénéfice des résidents à venir.

Bien évidemment, ces quelques désagréments étaient plus perceptibles dans un atelier tout juste remis à neuf qu'ils ne le seront après quelques vacances, mais ils dénotent toutefois d'une regrettable approche « au plus bas prix » qui prévaut à la Cité.

Point noir d'importance celui-là, la connexion internet offerte, en plus d'être lente et peu fiable, s'est révélée non sécurisée, ce qui, par exemple, compliquait le règlement des paiements.

Activités personnelles

– y revenir

Il n'était de loin pas anodin pour moi de retourner à la Cité des Arts 30 ans après y avoir fait un premier séjour – j'avais en effet obtenu l'atelier du canton du Jura en 1988, juste après ma formation de photographe, et cette résidence avait été déterminante quant à la suite de mon parcours. J'en mesure aujourd'hui encore la portée et l'importance.

2020 – plus qu'un « retour sur passé » avec toute l'imbécile nostalgie que cela pourrait véhiculer, ce retour à la Cité, s'il permettait de clore une boucle symbolique, était avant tout l'occasion d'un temps de recul et de réflexion sur les directions qu'il m'a été donné de prendre au fil de mon parcours professionnel, qu'il s'agisse des processus de création pure, autant que de la façon de chercher à donner une visibilité à mes travaux.

– y être

J'ai donc mis à profit le temps qui m'était donné (augmenté encore par l'absence de sollicitations extérieures due à vous savez quoi...) pour reprendre différents travaux dont j'avais jusque-là toujours repoussé la finalisation, et entreprendre la réalisation de pré-maquettes de livres.

En plus d'une plongée aux archives et d'un nécessaire et parfois cruel travail de sélection, c'est à dire d'abandon, la conception d'un ouvrage force à structurer le propos en fonction des impératifs imposés par le format choisi; rythme, nombre d'images, redondance, etc... L'impact d'une image varie selon son usage – il est bon pour un photographe de parfois se le rappeler et d'en faire l'expérience concrète!

Plus encore, voir mes travaux sous une forme qui en permette une lecture cohérente m'a, par la suite, autorisé à m'en distancer.

J'ai ainsi pu mettre un point final à une série que je menais depuis quelques années au gré de mes séjours hôteliers, *Racconti di camera*, puis reprendre le projet *Baltiques* et nourrir une réflexion sur les axes à suivre pour le terminer,

et enfin, m'atteler à un parcours un peu vertigineux avec *Mes Cités obscures*, qui reprend des images argentiques réalisées entre 1987 et 2017. Certaines d'entre elles datent du premier séjour à la Cité des Arts, d'autres sont plus anciennes encore et une bonne partie ont été prises dans le cadre des résidences dont j'ai pu bénéficier par la suite ou lors de voyages.

Je suis assez fier, je ne m'en cacherais pas, de la cohérence du corpus ainsi formé par ces *Cités obscures*. Bien sûr, avec le temps mon regard a évolué et le rapport à l'image a changé, mais tout de même, se rendre compte que par dessus les années se dégage une certaine constance dans la préhension du monde n'est pas rien dans un parcours d'auteur.

– s'y retrouver

Si les musées furent un temps fermés, puis rouverts mais d'accès restreints, certaines institutions ainsi que les galeries privées poursuivaient leurs activités. La scène photographique n'était pas en reste et j'ai profité sans vergogne de l'offre parisienne; expos, présentations de livres, discussions, etc... Bien sûr la convivialité et la spontanéité pâtissaient des restrictions du moment, mais la qualité et la diversité des choses vues suffisaient à faire passer ces désagrémentes au second plan. Les découvertes ont été nombreuses et porteuses d'essentiels questionnements sur les usages et pratiques de la photographie et du statut actuel de photographe. J'avais besoin de ces confrontations et elles ont contribué pour moi à retrouver une certaine confiance, à tout le moins à me rendre compte que mon approche de l'image n'était pas aussi « hors propos » qu'il m'arrive de le craindre.

Montrer ses dossiers s'est en revanche avéré plus difficile. La période était à l'incertitude chez les curateurs et à un certain repli sur soi qui n'engageait pas à la curiosité. Mais enfin, les quelques rendez-vous qui se sont donnés ont été encourageants, et si rien de concret n'a été conclu sur le moment, les contacts demeurent, qui ne demandent qu'à être entretenus au gré de l'évolution de mes travaux.

Réalisations photographiques

– portraits Covid, évidemment...

D'abord dans les transports publics, puis à l'extérieur par segments de quartiers selon leur fréquentation, puis de façon généralisée, le port du masque s'est imposé à Paris.

D'une humanité ne se percevait plus que le regard, tour à tour troublant ou déstabilisant, selon que l'on frissonne au mystère que réserve ce qui ne se voit pas ou que l'on s'angoisse à l'idée dystopique d'un monde que l'on ne pourrait en-visager.

Façon peut-être d'essayer de relever la singularité du moment, j'ai donc entamé une série de portraits in situ, en argentique noir-blanc.

Paradoxalement, à une époque où la protection de la sphère privée relève d'un légalisme parfois tatillon, rendant extrêmement délicat la pratique de la photo de rue, le port du masque facilitait grandement le rapport aux gens et je n'ai essuyé que peu de refus dans la réalisation de ces portraits. Le masque apparaissait-il comme garant d'un certain anonymat et l'usage qui pouvait être fait de ces images ne représentait-il plus une potentielle menace? C'est fort possible...

Toutefois, l'exception devenue norme – ou le parti-pris esthétique s'avérant en deçà des mes attentes – l'exercice perdait de son intérêt et je n'ai pas cherché à aller plus avant avec cette série.



Paris, 2020



– et là, le téléphone...

Argentique, numérique, grand, moyen-format ou 24x36, couleur autant que noir-blanc, je me suis toujours plu à expérimenter et utiliser toutes les techniques de prise de vues, conscient que l'approche d'un sujet diffère selon que l'on choisisse une option ou une autre. J'ai fait l'expérience que la façon de mener un projet, son propos même, allait de paire avec l'esthétique qu'offre (ou impose) le choix d'une technique.

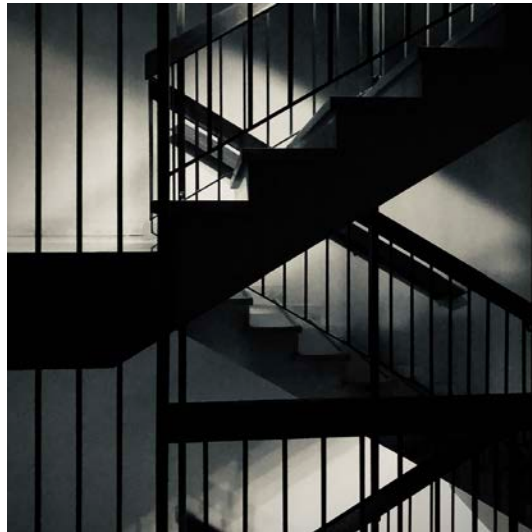
Je ne tenais donc pas, revenant à la Cité des Arts trente ans plus tard, à reprendre à l'identique la façon de travailler qui avait été la mienne. Cela n'aurait pas eu de sens. En revanche, demeurait intacte la nécessité de marquer mon rapport au monde par l'image, et d'autant plus dans cette période d'hébertude qui forçait à se réinventer de toutes parts.

L'usage du téléphone portable m'est rapidement apparu comme une évidence pour documenter et transcender ce moment: de par sa présence quasi permanente, mais également parce que là où un appareil traditionnel suscite inévitablement une réaction suspicieuse, photographier au téléphone est devenu une attitude de la vie courante dont plus personne ne se soucie, ou presque.

J'ai donc utilisé l'I-Phone comme on le ferait d'un carnet de notes, poussant parfois à l'extrême les limites de l'appareil pour obtenir un grain particulier, propre à souligner encore l'étrangeté de cette période et la complexité qu'il y avait à la traverser.

Ce travail s'inscrit pour beaucoup dans le prolongement de *Mes Cités obscures* et vient clore une approche du réel dont les premiers jalons, je m'en rends compte maintenant, avaient été posés à la Cité il y a trente ans.

Vous en trouverez une pré-maquette en annexe de ce dossier, sous le titre de *Peu de choses et pour tant...*



De la série *Peu de choses et pour tant...*



De la série *Peu de choses et pour tant...*

– et comme un piéton...

Il n'est rien dans une ville qui ne me satisfait plus que de marcher. Arpenter une ville c'est se l'approprier, c'est en mesurer la dimension à l'échelle la plus précise du ressenti, la sienne.

Je l'ai toujours fait, cherchant à situer le point de bascule qui marque les limites de la cité, l'endroit où se termine un monde pour en laisser entrevoir un autre. A Berlin, j'avais méthodiquement parcouru et photographié les environs de toutes les fins de lignes de métro, qui, pour l'essentiel correspondaient au tracé du Mur et marquent maintenant une nouvelle césure, économique et sociale celle-là. A Gênes, mon approche s'était portée sur les liaisons autoroutières qui viennent strier les faubourgs de la ville, surplombant les habitations au ras des toits comme s'il était un monde d'en bas soumis à celui d'en haut – mais en est-il autrement...

Paris m'offrait le périphérique extérieur comme fil conducteur. Je l'ai suivi à pieds pendant quatre jours, équipé seulement d'un appareil panoramique et de quelques rouleaux de pellicules noir-blanc.

Sillonner cet improbable territoire où l'on se rend rapidement compte que le piéton n'est pas le bienvenu tenait de l'errance métaphysique: ce boyau circulaire qui ventile l'accès à la capitale en dit en effet beaucoup sur la façon dont elle est donnée à vivre. Souterrain dès lors qu'il pourrait nuire à la quiétude des quartiers de la réussite, il s'impose à hauteur d'habitation là où les voix peinent à se faire entendre. Plus loin encore, plus bas encore, tout juste sert-il d'abri de fortune aux déclassés de toutes sortes, les échoués-là que la ville préférerait tenir dans l'ombre, fût-elle Ville Lumière. La fracture est perceptible, béante. Je n'aurai été qu'un passant, un piéton au regard décalé; un photographe en quelque sorte.



Périphérique – Paris, 2020





Périphérique – Paris, 2020

Conclusions

On ne dira jamais assez l'importance pour un créateur de pouvoir bénéficier des respirations que permet une résidence. Se retrouver « hors-sol » pendant quelques mois engage forcément une réflexion de fond sur sa pratique artistique et les directions qu'il convient ou non de lui donner. C'est également là l'occasion d'un temps de recherche pure, de mise en place de projets, d'expérimentations formelles qu'il serait difficile de développer dans l'encombrement des préoccupations quotidiennes.

Une résidence est un laboratoire et je l'ai largement mis à contribution, certain que cette période m'aura permis, en plus d'un « point de situation », de dégager les voies que prendront les réalisations à venir.

Je ne peux bien sûr que me réjouir des initiatives cantonales visant à soutenir la création; la Cité des Arts, tout comme les autres ateliers mis à disposition des artistes sont des incubateurs fabuleux qu'ils convient de maintenir en tension!

Puissent ces quelques mots en affirmer la nécessité, puissent les futurs résidents continuer d'en profiter pleinement.

Xavier Voirol
Passage de la Plume 6 - CH - 2300 La Chaux-de-Fonds
+41 79 667 77 48
www.xaviervoirol.ch
xavier@xaviervoirol.ch

**PEU DE
CHOSSES
ET POUR
TANT**



PEU DE CHOSES ET POUR TANT...

C'est là un territoire aux contours incertains, un entre-deux mouvant et extensible où s'attirent et se repoussent nos particules les plus élémentaires. L'espace des possibles y est infini et plus qu'ailleurs on y donne à voir le monde dans l'immédiat du moment.

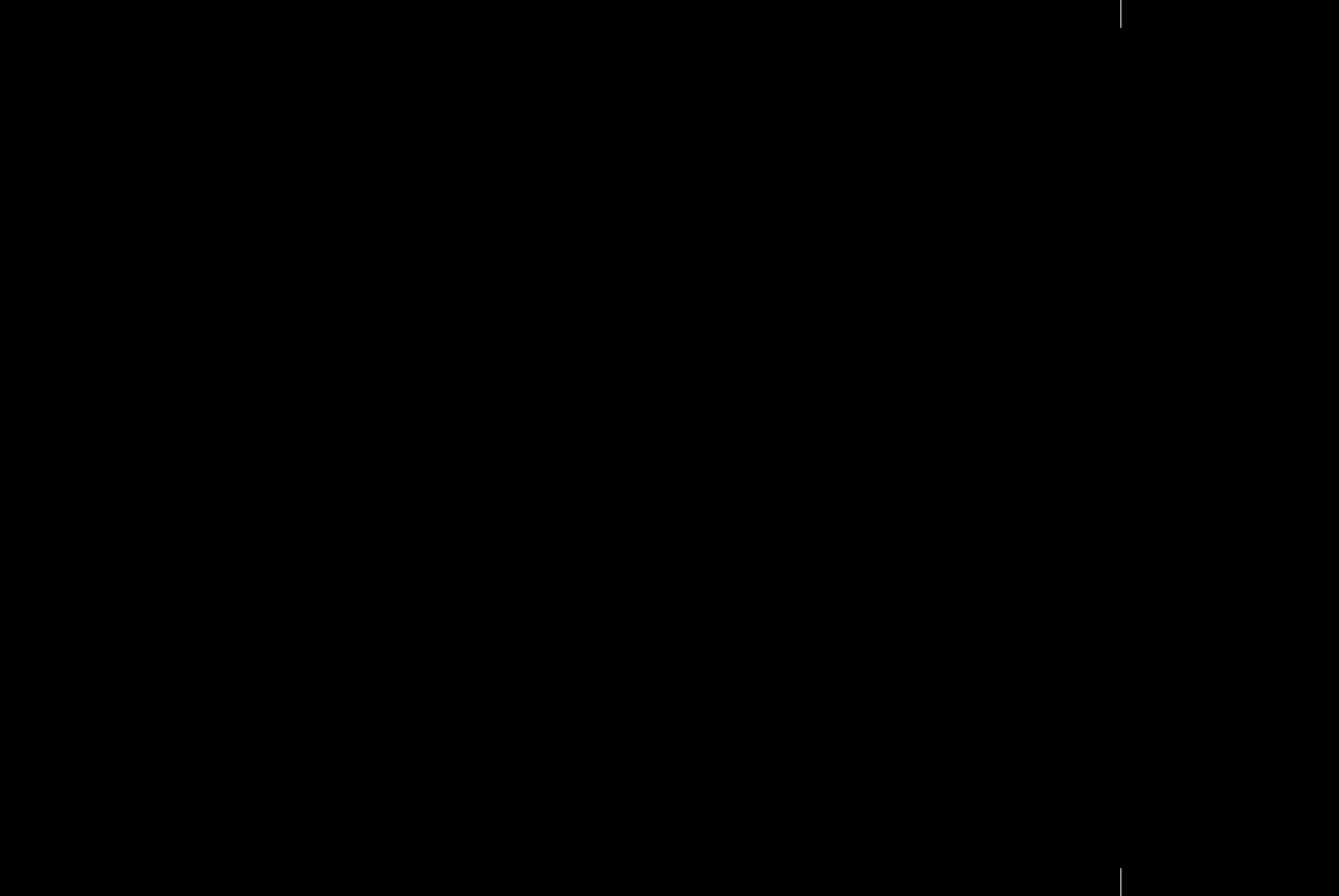
Le fugace le dispute à l'éphémère et l'on y croise parfois quelques fantômes convoqués, eux aussi, aux Assises de la mémoire. Que du bien banal. Peu de choses somme toute, un chaos raisonné, à peine le labyrinthe pour seule issue.

L'arpenter c'est le faire sien. C'est y poser des images comme autant de jalons pour dire le temps et se raconter, pour parler des autres et des heures – de soi aussi, sans en avoir l'air, et pourtant...

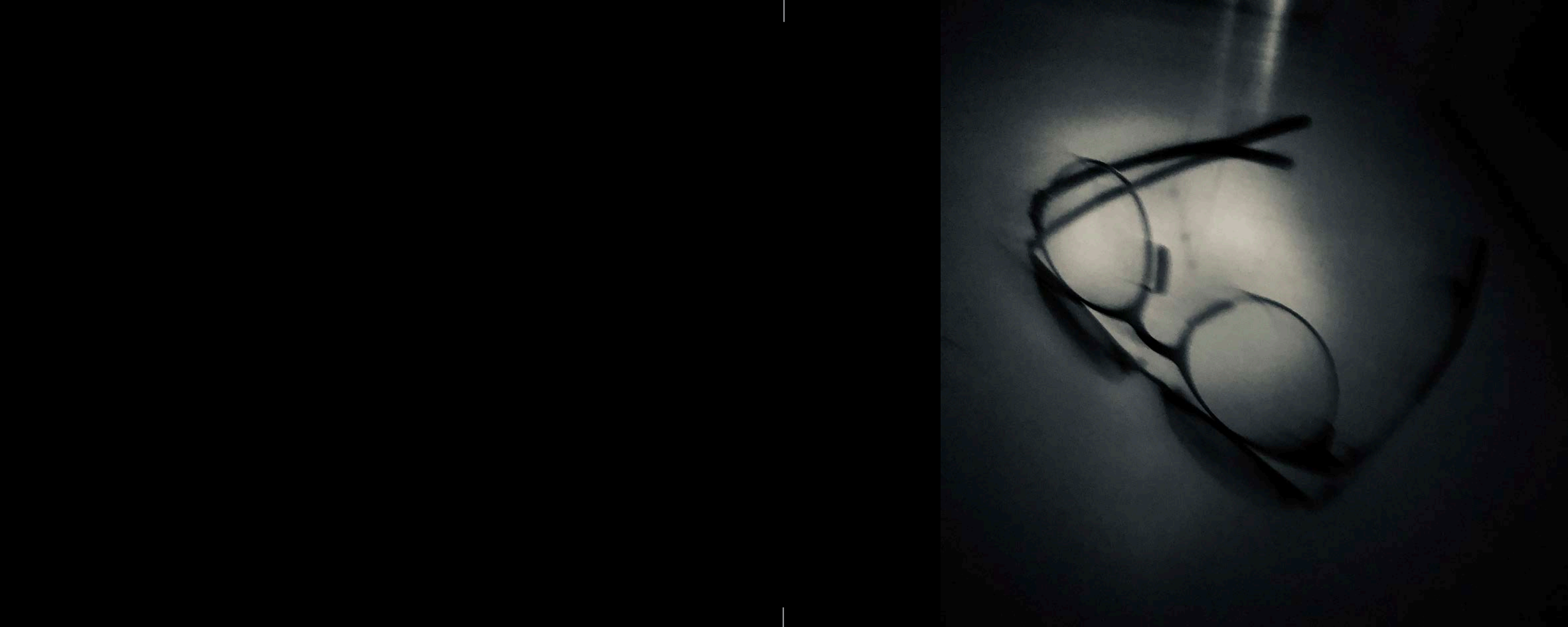




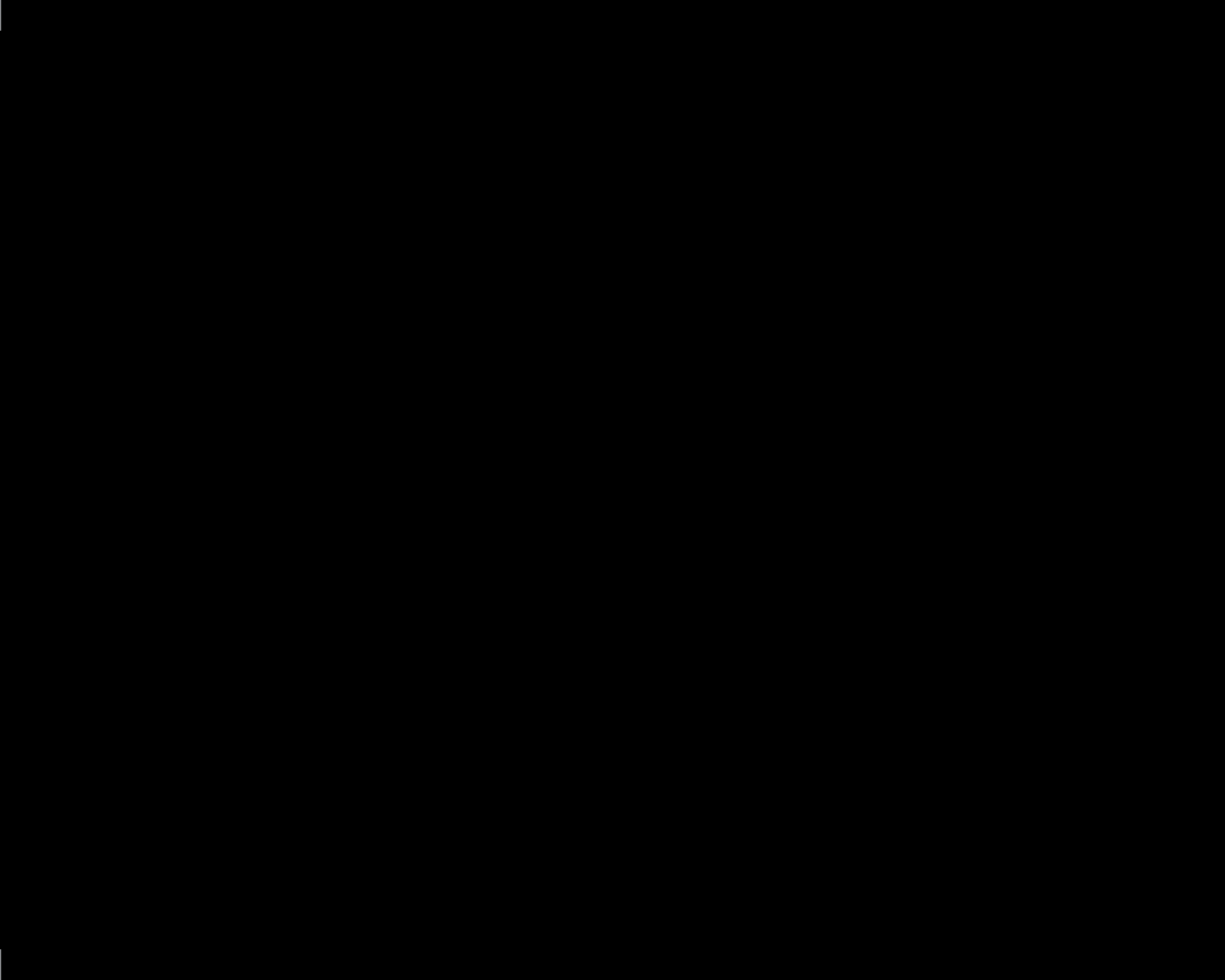






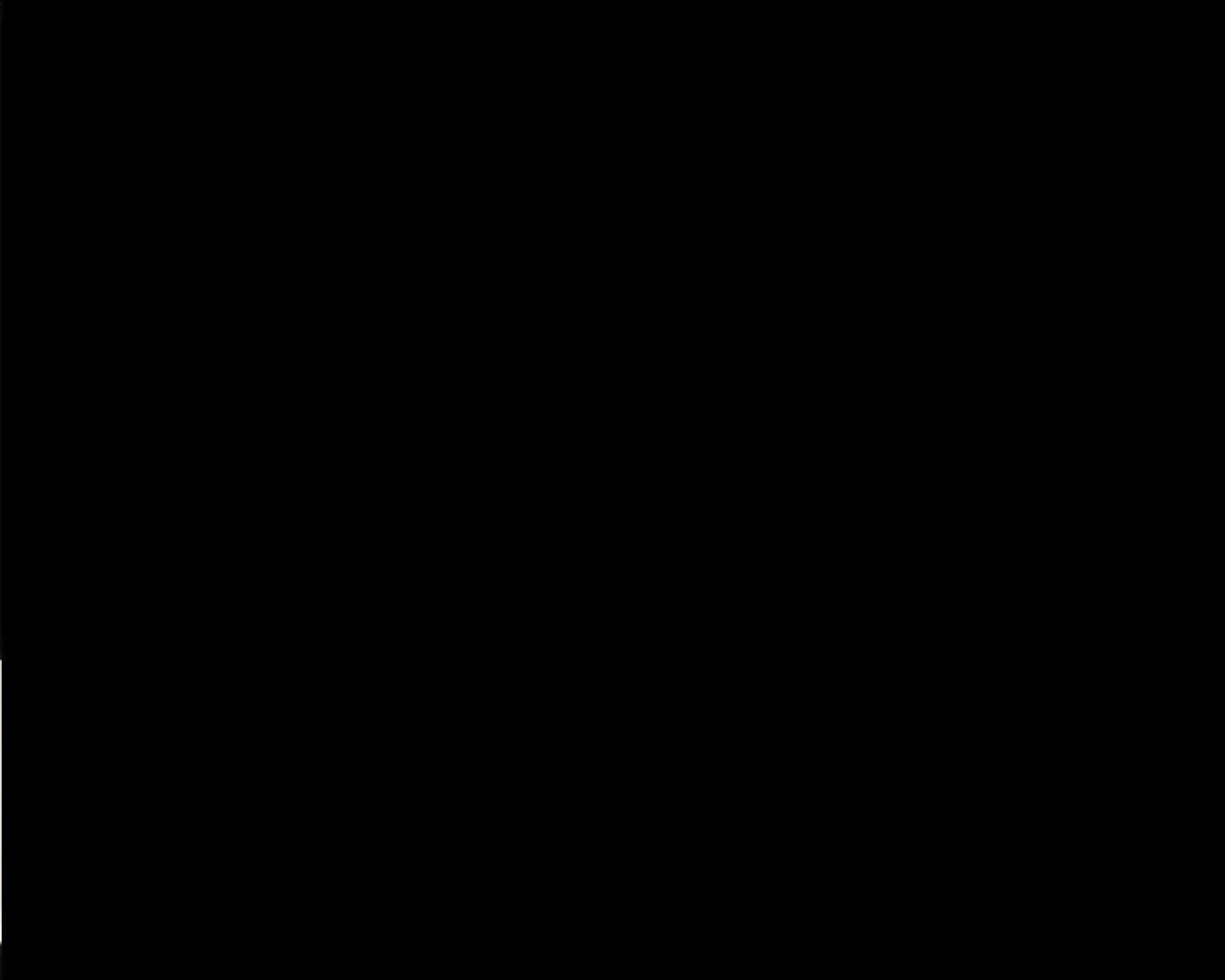


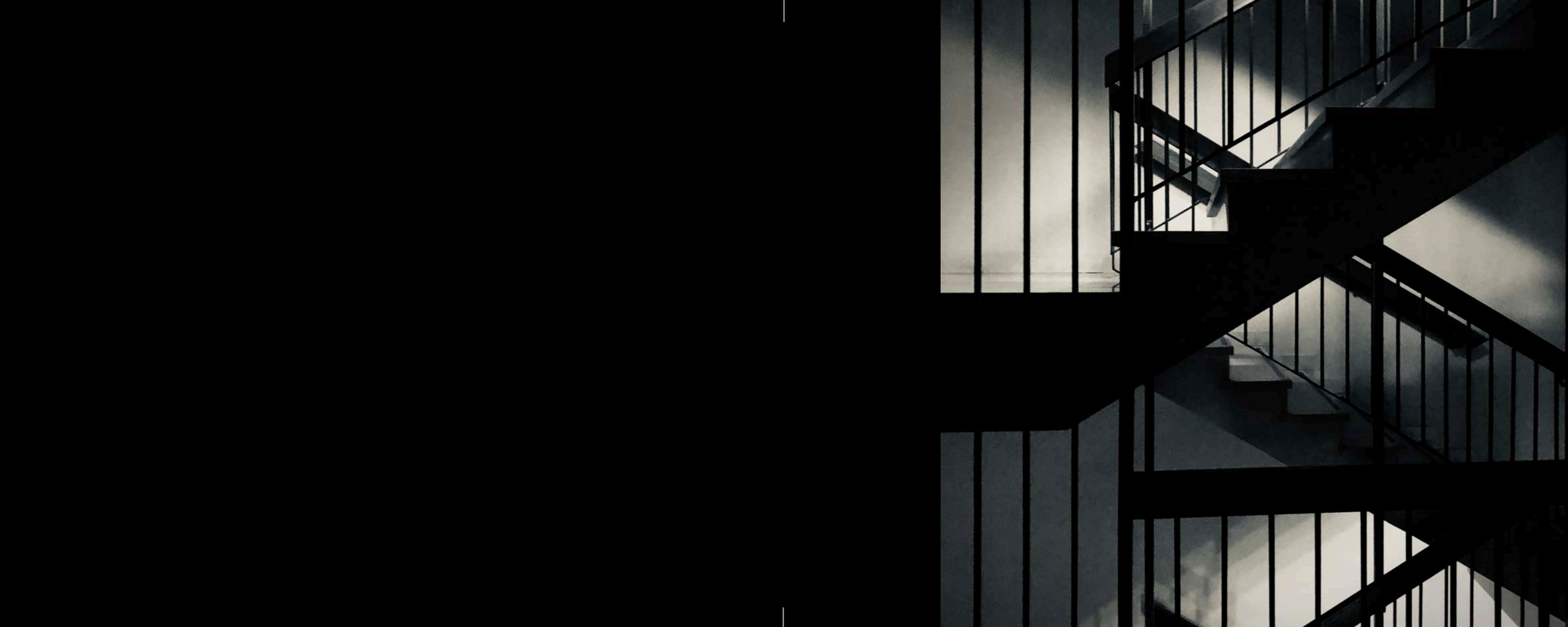






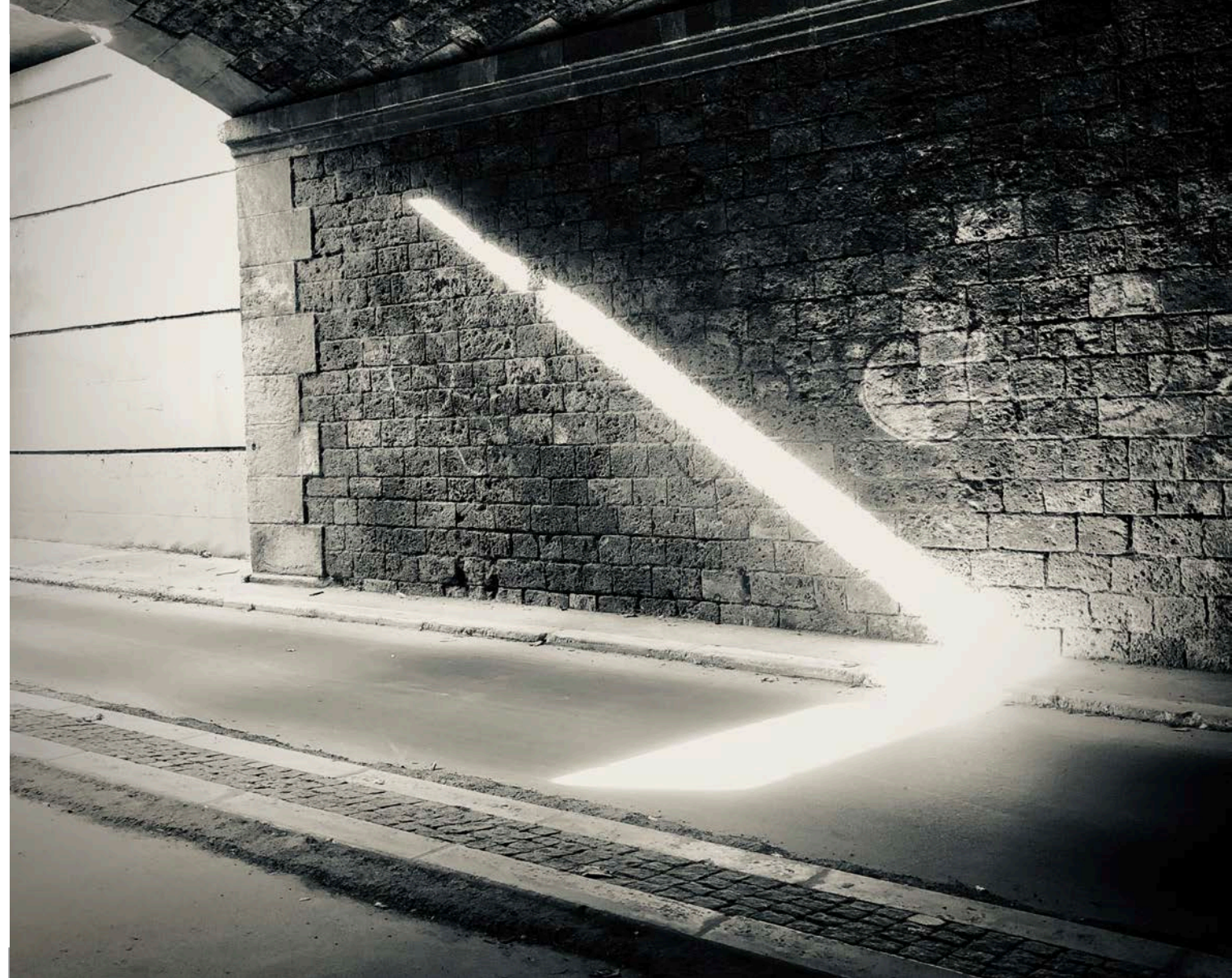








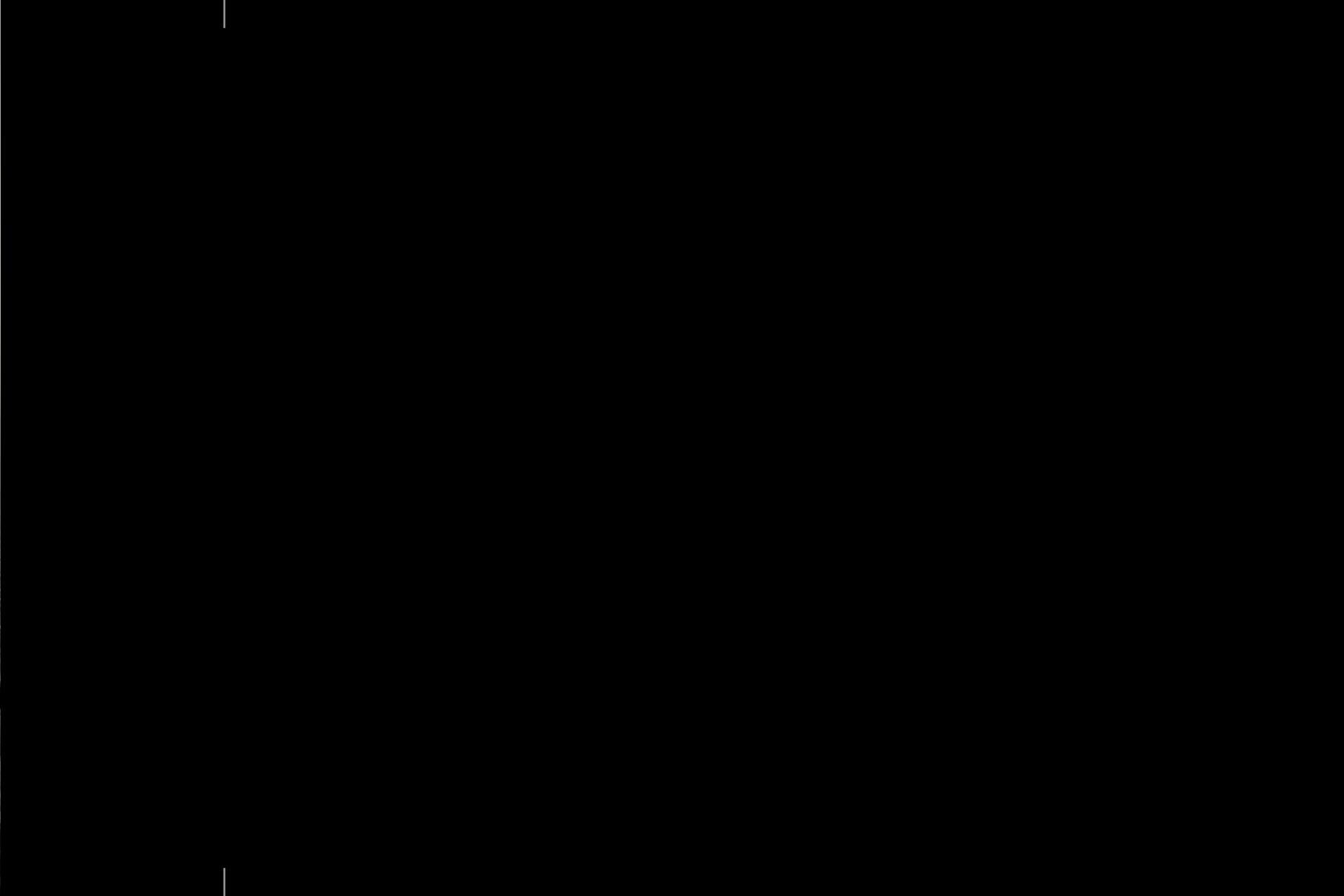








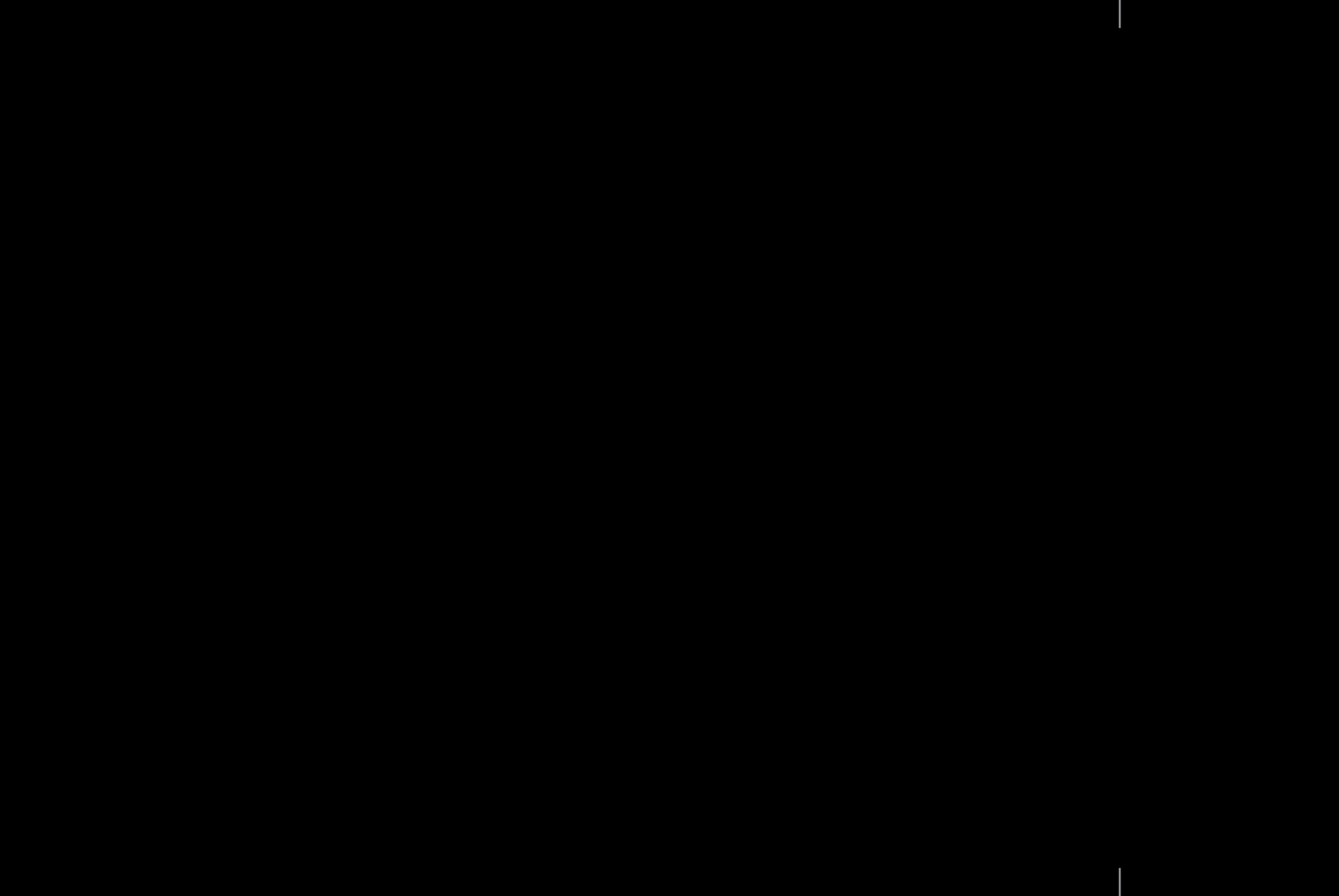












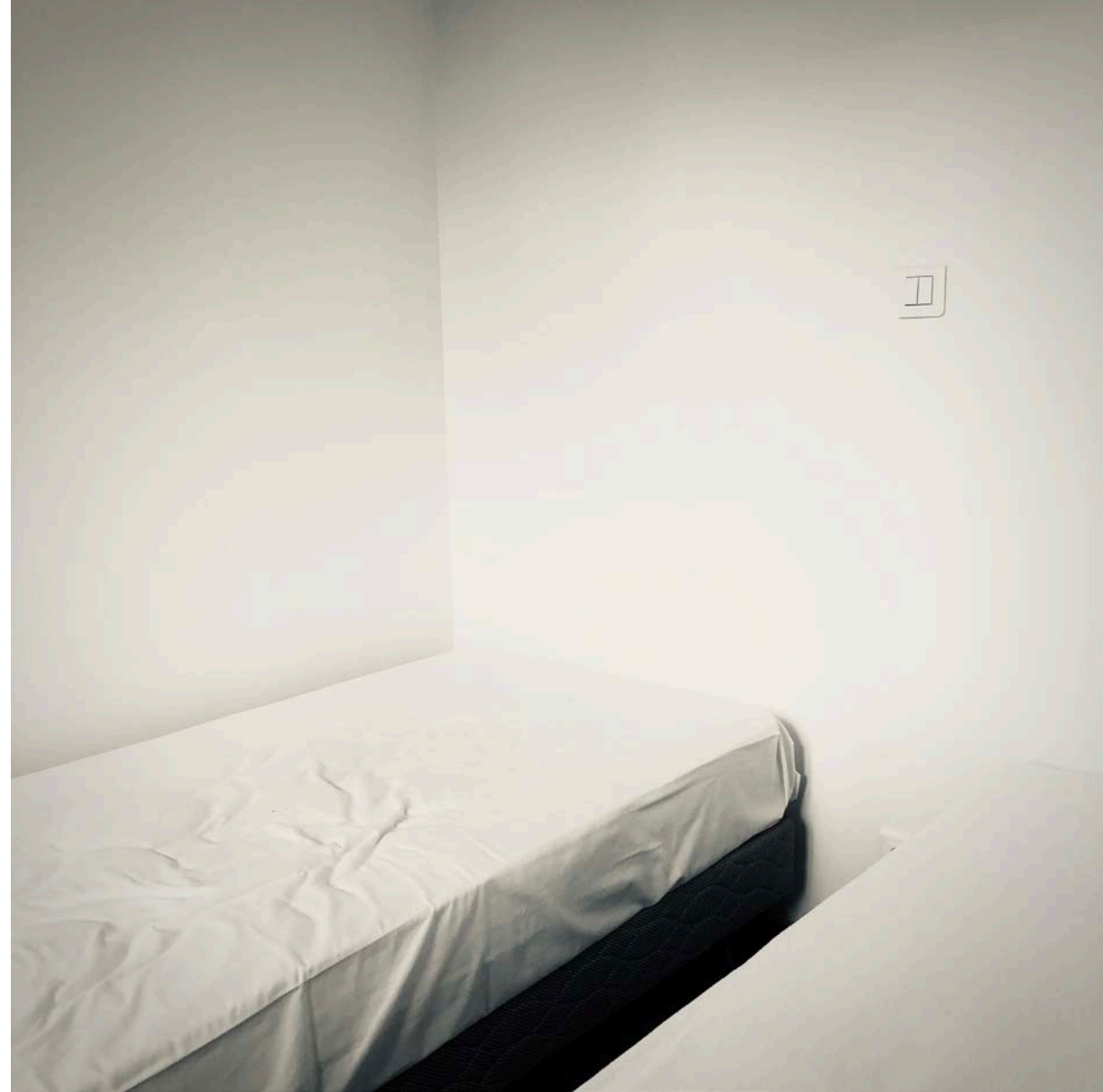








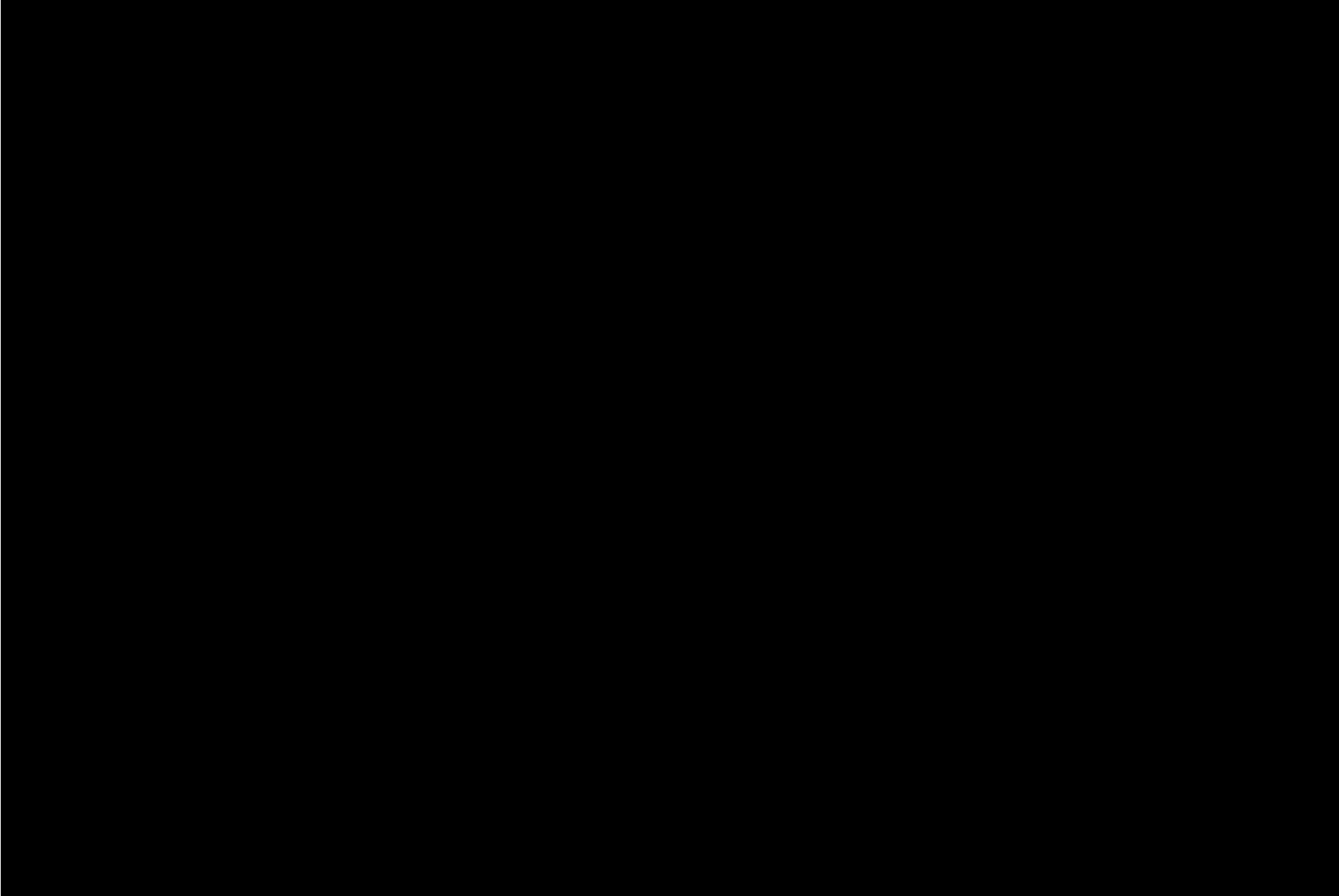












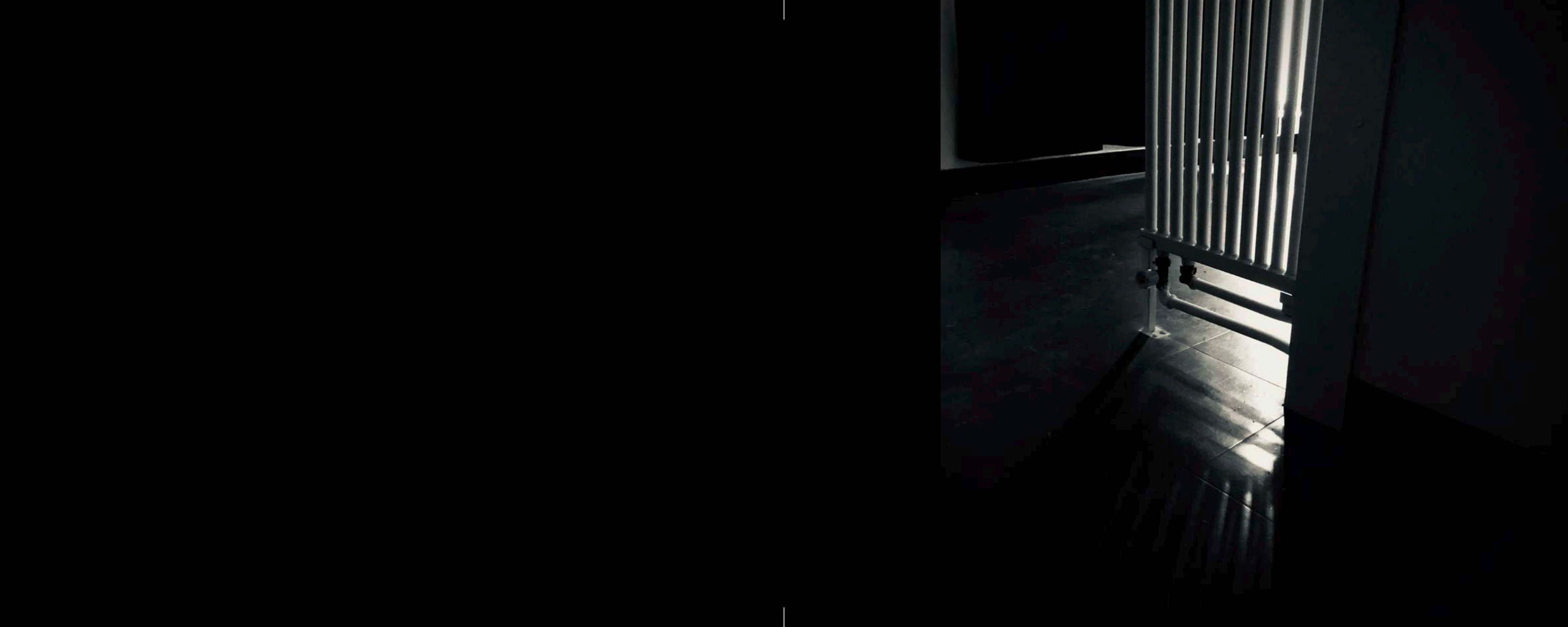
























Ce travail a été réalisé pour l'essentiel en 2020 – l'année où un improbable virus fut à lui seul capable de réduire nos jours à un dimanche qui n'en finirait pas...

L'étrangeté du moment obligeait à se réinventer et le téléphone portable, par sa présence quasi permanente, était l'outil photographique le plus à même d'explorer ce territoire nouveau qu'était devenu le quotidien.

Loin d'une chronique pourtant, ces images au rendu altéré viennent s'articuler comme une suite lyrique. Elles parlent d'une errance et d'un temps suspendu – celui, pour moi, d'une résidence de six mois dans l'atelier neuchâtelois de la Cité des Arts à Paris où ce projet a pris forme.

xavier voirol – photographe
passage de la plume 6 – 2300 la chaux-de-fonds
xavier@xaviervoirol.ch
www.xaviervoirol.ch